

LA GLOTTOCHRONOLOGIE MALGACHE UNE MISE AU POINT

Pierre VERIN

Dans le volume 9 de *Taloha*, Jean Poirier (avec la collaboration de Jacques Dez) ouvre une controverse sur la glottochronologie, une quinzaine d'années après la parution de l'article que j'ai publié avec Kottak et Gorlin dans la *Revue Oceanic Linguistics*. On aurait pu penser que ce délai lui avait permis d'examiner en détail cette méthode de comparaison lexicale, et d'en améliorer l'utilisation pour Madagascar, comme l'ont fait avec beaucoup de pertinence (et de courtoisie) Jean-Claude Hébert, Solo Raharinjanahary et Noël Gueunier. Or, Jean Poirier se contente de discuter surtout « l'histoire culturelle » en extrayant de notre travail des aspects non linguistiques qu'il a résumés en « propositions » incluant fréquemment des références fausses comme celle de la page 110 (Où ai-je donc écrit que les Merina seraient venus par le Nord-Ouest ?). Seules ses propositions 11 et 12 touchent réellement au problème, à savoir quelle crédibilité peut-on accorder à la méthode ? Les objections intéressantes portant sur le sujet sont, sans doute, celles de Dez. Avant d'y répondre, il convient de souligner que ce chercheur m'a fait part à plusieurs reprises de son intérêt pour cette classification dialectale qui fait aussi usage de ses découvertes fondamentales (Dez 1963) à la division essentielle, entre un groupe Centre et Est d'une part, et un groupe Nord - Ouest - Sud d'autre part, nous avons proposé d'ajouter un groupe Nord, mais il n'y a pas contradiction absolue avec la classification de Dez, puisque celle-ci assignait déjà une « situation intermédiaire » aux parlers de la région septentrionale de Madagascar.

Le résumé que donne Jean Poirier de notre article lui est donc personnel. Il ne reflète nullement les découvertes des auteurs. La glottochronologie (que les linguistes préfèrent appeler lexico-statistique) est avant tout une technique de comparaison de langues ou de dialectes qui ont une origine génétique commune. Lorsque l'on peut comparer avec rigueur les mots apparentés et contrôler le phénomène des emprunts, on aboutit à des résultats quantifiables qui donnent une idée des rapports de proximité ou d'éloignement des parlers étudiés (1) ; pour les langues à tradition orale, on a aussi recherché à définir la profondeur chronologique (*time depth*) en se fondant sur l'observation d'une déperdition de 20 % du vocabulaire de base à chaque millénaire ; ainsi au bout de deux millénaires de séparation, le vocabulaire commun retenu (*common retention*) ne représente plus que 67 % du patrimoine lexical commun à deux langues issues d'un même tronc.

(1) L'établissement de ces coefficients de proximité ou d'éloignement a été particulièrement mis à profit par Mohlig pour les langues bantoues de l'Est de l'Afrique (Pierre Alexandre, communication personnelle).

C'est cette possibilité de mesure de la profondeur chronologique qui a stimulé l'intérêt des historiens de la culture pour la lexico-statistique. Pour nous, la classification des dialectes malgaches en trois groupes constituait déjà un résultat intéressant et, en prenant en compte le fait que les dialectes du Nord avaient tantôt les mots apparentés à ceux du groupe Ouest, tantôt les mots apparentés à ceux du groupe Centre et Est, on pouvait présumer que cette aire septentrionale était la zone où la culture protomalgache avait connu sa période formative. Cette présomption reçoit d'ailleurs un début de confirmation avec la découverte dans le Nord de sites aussi anciens que celui d'Irodo bien daté par la présence de poterie sassano-islamique et d'une mesure absolue au C 14.

Lorsque Morris et Swadesh inventèrent la méthode, les archéologues cherchèrent à confronter ces résultats avec les leurs. C'est ainsi que l'ancienneté de la protoculture ancestrale aux Aleouts aux Esquimaux, datée de deux millénaires dans les sites archéologiques, se trouva recoupée par la mesure glottochronologique établie pour le protolangage des deux groupes. Des constatations du même ordre furent déduites de la comparaison des langues arawak et caraïbe dont les locuteurs avaient leurs ancêtres installés à l'embouchure de l'Orenoque au début de l'ère chrétienne (culture salaoïde).

Plusieurs dangers surviennent lorsqu'on utilise la glottochronologie dans l'exploration de l'histoire culturelle. Il y a d'abord un créneau d'impression dû non pas à des causes d'erreur de manipulation de la méthode, mais à la période « d'intelligibilité commune » pendant laquelle les langues ne sont pas réellement séparées (1). Or, cette période d'intelligibilité dure environ cinq siècles. Ce qui, sur 2.000 ans, crée 25 % d'imprécision. Il faut donc se contenter d'un ordre de grandeur. Nous ne savons pas si, par rapport à la souche austronésienne, une différenciation ne s'était pas déjà opérée avant la venue à Madagascar. Hébert, à la suite de Verguñ, a depuis longtemps constaté une certaine dualité dans le vocabulaire d'origine indonésienne du malgache.

Un autre danger réside, à notre avis, dans la difficulté de faire coïncider les données archéologiques avec celles obtenues sur le protolangage. Gimbutas a montré combien il était difficile d'attribuer certains vestiges archéologiques de Russie à des Indoeuropéens, et nous ne savons pas si les céramiques du III^e siècle retrouvées à Kwale (Kenya) par Soper ont été faites par des gens parlant une langue bantoue.

A Madagascar, où se sont conjuguées des venues africaines et indonésiennes, il sera difficile d'établir des corrélations entre les protagonistes d'une langue et les tessons des sites.

(1) Le Québécois et le Français sont encore dans cette phase, mais l'Africain et le Hollandais sont sur le point de passer à la phase suivante de séparation inintelligible.

Nous venons de voir les périls que l'historien de la culture affronte lorsqu'il cherche à rapprocher les données archéologiques et linguistiques, surtout en un temps où l'archéologie de la période archaïque n'a pas encore réellement été entreprise. L'utilisation de l'anthropologie physique, elle aussi, entraînerait d'autres mécomptes car les données racologiques qu'on lui attribue sont souvent celles que les historiens de la culture veulent bien extrapoler.

Par ailleurs, les concepts d'ethnie sont malaisés à utiliser en matière linguistique. Nous avons montré les lieux où ont été recueillies les informations lexicales. Mais nous n'avons pas fait une analyse du parler des ethnies actuelles. Il s'agissait de simples localisations géographiques d'une trame que l'on aurait aimé plus serrée. Nous savons fort bien que le *betsimisaraka* de la région de Mananara est plus proche des dialectes du Nord que du *betsimisaraka* du Sud qui, lui, se rapproche davantage de l'*antaimoro*. Et que dire du *vezo* de Maîtrano par rapport à celui d'Itampolo ? L'ethnie est la même, mais dans un cas, le parler est proche de celui de l'*Ambongo*, dans l'autre, il est apparenté au dialecte *mahafaly*. C'est mal lire notre contribution que de dire que « les auteurs ont retenu 15 groupes » (p. 114). Nous avons simplement eu 15 points d'informations. Malgré ces lacunes l'enquête reflétait une collecte sur le terrain et non pas une compilation de dictionnaire ou d'information recherchée à Antananarivo.

Ainsi, je ne vois pas en quoi nos résultats « s'opposent de façon particulièrement nette à tout ce que l'on croit savoir aujourd'hui du peuplement de Madagascar » (p. 115). Une classification en trois sous-groupes dialectaux dont celui du Nord paraît le plus archaïque n'est nullement en contradiction avec les découvertes récentes. Bien mieux, cette constatation pourrait être un indice que la culture malgache s'est élaborée dans la partie septentrionale de l'île (peut-être en relation avec l'archipel des Comores) où les Africains de l'Est répandent vers le IX^e et le X^e siècles une céramique de type *Dembeni*.

A notre avis, seule l'archéologie permettra une exploration réelle du passé malgache pour les périodes les plus anciennes, c'est-à-dire, celle hors de portée de la mémoire des hommes et sur lesquels nous n'avons aucun témoignage écrit qui signifierait l'histoire. Comment sait-on qu'une « greffe indonésienne s'est produite entre les XI^e et XII^e siècles par l'arrivée de nouveaux migrants » (p. 115) ? Il n'y a là qu'une hypothèse ethnologique sans datation même si on le dit, même si on croit qu'on le sait. Ceci dit, venons aux critiques linguistiques, celles qui nous permettront de raffiner la méthode et de l'améliorer.

J. De z a lu avec attention les listes des mots comparés ; mais il nous fait un mauvais procès lorsqu'il nous reproche d'avoir ignoré les *fady* linguistiques, les niveaux de langue et de ne pas avoir collecté les synonymes.

Les *fady* linguistiques sont communs à toutes les langues austronésiennes ; on peut estimer que, grosso modo, ils jouent de même façon pour créer l'innovation et le remplacement. L'usage du vocabulaire royal des Sakalava

ou des Antandroy a permis de montrer la perturbation résultant dans un parler d'une certaine classe sociale.

Par ailleurs, dans la collecte, nous avons recherché le mot le plus courant. Lorsqu'il y avait deux mots utilisés à peu près aussi fréquemment l'un que l'autre, il a été procédé à un choix au hasard, une faiblesse bien vue par Hébert. Dez constate justement que la glottochronologie ne s'intéresse qu'au changement de mots et non pas aux transformations. Elle n'est pas la philologie, pas plus qu'elle ne peut être la technique des *Wörter und Sachen*.

Dez, mais aussi Hébert, Raharinjanahary et Gueunier souhaitent que la trame d'informations soit plus serrée et qu'elle inclut le Tanosy, le Sakalava du Nord, les dialectes de Mayotte. Les contributions ultérieures ont comblé cette lacune ; malheureusement, la liste établie par Hébert pour l'Ambongo a deux mots nouveaux en plus et trois mots de l'ancienne liste en moins ; ce qui complique les calculs.

Pour vérifier selon quelle façon la méthode fournit « un moyen pratique de mesurer l'écart lexical entre les parlers », Gueunier a étendu l'enquête à l'antalaotse de Mayotte et au kibusi, l'autre dialecte malgache de Mayotte. Ses découvertes qui procèdent au passage à d'indispensables corrections (*manidina* et *mitilily* dans le même groupe, *hoho* et *angofo* différents - cf. comorien *Nkofu*) donnent les résultats suivants : le kiantalaotse de Poroani a 76 % de mots communs avec le dialecte de l'Ambongo (mais nul doute que la proportion eut été élevée en collectant les données dans la baie de Boina), et 70 % avec le tankara ; tandis que le kibusi de Kanikely entretient 82 % de mots communs avec le tankara et 73 % avec le dialecte de l'Ambongo.

Ainsi, en testant l'enquête sur le sujet controversé, Gueunier tranche un différend ancien sur l'origine des parlers malgaches de Mayotte. Nul doute que ce type de découverte apportera aux historiens de la culture malgache de nouvelles données sur les migrations dont il faudra tirer parti dans les enquêtes sur les généalogies et le *lovantsofina*. Mais pour ce qui est hors de portée de *lovantsofina*, il faudra recourir aux recherches archéologiques en tenant compte des précautions formulées par Gimbutas.

P.V.

ANNEXE

Lettre de Jacques DEZ

« Je crois nécessaire pour l'information de (nos) lecteurs de préciser, que :

1. — le texte de cette étude ne m'a jamais été soumis, ni pour examen, ni pour avis.

2. — en juin 1976, j'ai remis à J. POIRIER, sur sa demande, un ensemble de remarques tenant en 3 pages dactylographiées. Ces remarques, je les trouve reproduites .

— en p. 112, alinéa précédant la Proposition 10 (depuis « Enfin... jusqu'à... rizière irriguée »)

— de la p. 116 à la p. 119 — depuis en p. 116 « Ainsi l'étude visée ici ... jusqu'en p. 119... l'extension sakalava et bara ».

FAMINTINANA

Tsy mijery velively ny fikarohana vitan'ny mpanoratra hafa ny famintinana nataon'i Jean POIRIER. Fomba famipatahana teny na fiteny iray fiandohanana no atao eto, ka mitarika fanisana sy fandaharana voambolana izany. Araka ny fandinihana vita hatramin'izao dia mitombina ihany ny fizaranay ny fitenim-paritra malagasy ho telo lehibe : ny Andrefana, ny Afovoany sy Atsinanana ary ny Avaratra izay ela indrindra sady hamafisin'ny tanàna haolo hita any ankehitriny izany. Sarotra ihany anefa ho an'i Madagasikara ny fampifandraisana ny teny sy ny rakitry ny ela ... Tsy azo ampiasaina amin'ny fandinihana ny haivolana koa ny antsoina hoe « foko ».

Nisy fikarohana nataon'i Gueunier nanatsoahany ja azo faritana amin'ny isa mihitsy ny ampahany betsaka ifandraisan'ny fitenim-paritra malagasy sasany amin'ny fitenim-paritra any Mayotte. Manampy tokoa eo amin'ny fahalalana ny tantara izany, nefa tokony ho tohanana amin'ny arkeolojia, izay ataonay fa ny hany ahafahana mamantatra ny taloha elan'ny Malagasy.

BIBLIOGRAPHIE

- DEZ Jacques.- 1963.- Aperçus pour une dialectologie de la langue malgache. in Bulletin de Madagascar n° 204 mai 1963, pp. 441-447; n° 205 juin 1963, pp. 507-520, n° 206 juillet 1963, pp. 581-606, n° 210 novembre 1963, pp. 963-974.
- GUEUNIER Noël.- Les dialectes malgaches de Mayotte — Thèse d'Etat en cours.
- HEBERT Jean-Claude.- 1961.- Les mots Mer et Poisson en malgache, Bulletin de Madagascar, Octobre, pp. 99.
- 1965.- La Cosmographie malgache. Taloha 1 pp. 83-149.
- 1977.- La Glottochronologie malgache — Conférence linguistique, Académie Malgache.
- SWADESH Morris.- 1955.- Towards greater accuracy in lexicostatic dating International Journal of American Linguistics 21 : 121-137.
- POIRIER Jean.- 1983.- (avec la collaboration de J. Dez) — Glottochronologie et histoire culturelle malgache, Taloha 9 pp. 97-120.
- RAHARINJANAHARY Solo.- 1984.- Aspects de la dialectologie du malgache, Morphologie application de l'antanosy — Thèse de 3è cycle, Paris VII, 391 p.
- VERGUIN Joseph.- Deux systèmes de vocabulaire parallèles à Madagascar. World, vol. 13 n° 1 ; pp. 153-156.
- VERIN Pierre, KOTTAK Conrad, GORLIN P.- 1970.- The glottochronology of Malagasy dialects, Vol. VIII, pp. 26-83.